

Grenoble, 14 février 2010

Pasteur Alain Arnoux

| Lectures : Esaïe 65, 11-16

| I Corinthiens 1, 18-31

| Texte : Luc 6, 17-26

---

## UN BONHEUR PARADOXAL

Il y a dans l'Évangile des paroles de Jésus qui nous déconcertent, qui peuvent nous faire peur et nous faire hésiter à le suivre. C'est le cas des paroles d'aujourd'hui. Jésus appelle bonheur ce que nous appelons ordinairement malheur, et il appelle malheur ce qui nous paraît ordinairement être le bonheur, ou du moins ce qui nous semble être nécessaire au bonheur de vivre dans ce monde. Nous ne pouvons pas appeler heureux ceux qui ne peuvent pas manger à leur faim sur une terre qui peut nourrir toute l'humanité. Nous ne pouvons pas appeler heureux ceux qui vivent dans des taudis ou sous des abris de fortune parce qu'ils sont exclus du monde du travail, ou chassés de chez eux par la guerre et par la misère, ou simplement trop pauvres pour se loger, même s'ils travaillent. Nous ne pouvons pas appeler heureux ceux qui pleurent de détresse, de douleur ou d'humiliation. Nous ne pouvons pas appeler heureux ceux qui sont persécutés, méprisés et calomniés. D'autre part, nous considérons comme un droit d'être dans une certaine sécurité matérielle, de manger à sa faim, de connaître la joie et d'être respecté. Ce sont là des besoins fondamentaux de l'être humain. Ce droit, nous en profitons nous-mêmes, nous pensons qu'il serait normal que tous les êtres humains en profitent, nous trouvons normal que ceux qui n'en profitent pas luttent pour l'obtenir.

C'est pourquoi il nous est difficile de comprendre Jésus. Il est difficile aussi de dire à ceux qui souffrent dans ce monde : « Soyez heureux ! Cela ira mieux pour vous dans l'autre monde, ou plus tard dans le royaume de Dieu. En fait, c'est nous, les privilégiés, qui sommes à plaindre. »

Essayons pourtant de comprendre.

Il y a dans le monde une violence terrible. Elle existe depuis toujours. Elle s'étale sous nos yeux, et il faut bien dire que nous y sommes habitués, tellement habitués que nous n'en sommes plus tellement ni scandalisés ni révoltés. Cette violence, c'est la violence faite aux petits, aux sans-défense, aux pauvres, aux vaincus du monde et de la vie. Quand le luxe, l'insouciance et l'arrogance d'une certaine société s'étalent à la télévision, c'est une violence et une insulte faites à ceux qui ont de la peine à vivre avec ce qu'ils gagnent dans des emplois toujours menacés. C'est aussi une violence faite aux pays pauvres. Quand on soupçonne tous les chômeurs d'être des profiteurs de la solidarité et qu'on leur supprime des allocations, sous prétexte qu'ils coûtent cher à la société, c'est une violence et une insulte faites à tous ceux que notre système économique a déjà brisés. Quand on délocalise des entreprises bénéficiaires et qu'on jette des familles et des villes entières dans la précarité parce que cela coûte moins cher d'employer des pauvres du Tiers Monde sans aucun droit social, c'est une violence faite à des pauvres de deux pays. Marx est un peu démodé aujourd'hui. Mais quand il parlait de guerre des classes, il ne faisait que constater une réalité, et les puissants de ce monde ne font que lui donner raison : ce sont eux d'abord qui font la guerre aux autres pour les dominer et les exploiter. On parle de violence quand des jeunes saccagent des vitrines ou quand des paysans assiègent une préfecture. On ne parle pas de violence pour parler de ce qui les a poussés à ces violences, et pourtant c'en est une, plus civilisée, plus froide, mais bien plus dure. Ceux qui la pratiquent sont des gens raffinés, décorés, célébrés, honorés, qui vivent bien à l'abri derrière de très hauts murs. Et ils envoient des experts ou des ministres dire sur tous les médias que le monde ne peut pas marcher autrement, que tout est absolument normal, et que ceux qui protestent sont des farfelus ou de dangereux rêveurs.

Ceux qui ont tout et qui veulent toujours plus parce qu'ils ont les moyens de se le procurer, ceux qui ne manquent de rien pour vivre et qui ont les moyens de gaspiller, ceux-là ne désirent pas de changement. Ceux qui sont satisfaits de leur vie et du monde tel qu'il est, ceux-là ne désirent pas de changement. Ceux qui ont les moyens de ridiculiser, de réduire au silence et parfois même d'éliminer les mécontents et les contestataires, ceux-là ne désirent pas de changement. Ceux qui profitent du système, ceux qui s'entourent de murs et de vigiles pour se protéger du contact des pauvres, ceux-là ne désirent pas de changement. Ceux qui ne se soucient pas du prix humain de leur prospérité, ceux-là ne désirent pas de changement.

Et leur malheur vient de là. Je ne parle même pas du malheur qui peut leur arriver parce que la colère des humiliés risque un jour de les emporter et de les transformer à leur tour en petits, en sans-défense et en victimes, car c'est souvent le prix de l'aveuglement. Je parle de ce malheur qui est d'être complètement étrangers au Dieu de Jésus-Christ, même s'ils sont aussi pieux qu'un roi de France, un tsar de Russie ou un président des Etats-Unis. Ceux qui ne désirent aucun changement ne peuvent rien comprendre à l'espérance du royaume de Dieu, et de ce fait ils en sont exclus, ils s'en excluent eux-mêmes. Voilà leur malheur. Il se peut que leur religion les berce d'illusions. On trouve des prédicateurs musulmans, juifs et chrétiens, hindouistes aussi et d'autres sans doute, pour dire que la puissance et la richesse sont des preuves qu'on est béni de Dieu. Cela n'a rien à voir avec le message de Jésus-Christ. Toute spiritualité qui rend indifférent au monde et qui ne fait pas naître un ardent désir de changement dans le monde est étrangère à Jésus-Christ. On ne peut pas prier vraiment le Notre Père, demander que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel et que son règne vienne, sans désirer que le monde change et sans changer soi-même. La volonté de Dieu, le règne de Dieu, c'est la justice, c'est la paix et c'est l'amour.

Par contre, ceux qui ont faim, ceux qui ont mal, ceux qu'on piétine, ceux qui vivent dans l'insécurité matérielle, ceux qu'on méprise, ceux qu'on humilie, ceux-là désirent des changements. Ceux qui pleurent sur leurs échecs et sur leurs fautes, ceux qui pleurent sur les souffrances et les laideurs du monde, ceux qui ne sont pas satisfaits d'eux-mêmes ni du monde tel qu'il est, ceux-là désirent des changements. Etre pauvre, c'est cela : c'est désirer des changements. Et Jésus déclare heureux les pauvres, heureux ceux qui pleurent, ceux qui ont faim de changement, parce qu'ils désirent la même chose que Dieu, parce qu'ils sont plus prêts que les autres à accueillir le changement que Dieu fait, parce qu'ils sont plus prêts que les autres à se mettre au service de ce changement. Je crois que c'est cela, entre autres choses, que Jésus a voulu dire.

Désirer ce que Dieu désire, c'est être en communion avec Jésus-Christ. Nous ne pouvons pas oublier que Jésus a été détesté, rejeté et insulté, parce qu'il était considéré comme un dangereux contestataire, ou comme un fou, un démoniaque. Ceux qui l'ont rejeté, c'étaient les satisfaits de son époque, parce qu'ils se sentaient menacés par son message et par ses actes. Mais c'étaient aussi les frustrés de son époque, les pauvres et les humiliés, parce qu'il a contesté leur soif de vengeance. Le monde ne change pas et il ne peut pas changer, si le rêve des opprimés consiste seulement à devenir oppresseurs à leur tour. Le monde ne change que si l'homme change, et Jésus appelait aussi les opprimés à changer. Sa révolution exige une conversion à l'amour du prochain. Jésus a donc mécontenté tout le monde. Et de fait, il continue, parce que l'Evangile est toujours un appel à changer, à se convertir à l'amour du prochain. L'amour du prochain nous rend inconfortables notre confort et notre bonne conscience ; il casse nos réflexes et nos solidarités de classe, de religion et de race ; il conteste la sagesse des experts économiques et politiques. Il ne se satisfait ni de ce qui existe ni des cris de haine des révolutionnaires professionnels. Etre avec Jésus-Christ, c'est toujours être en porte à faux. Si nous désirons une spiritualité qui nous rende indifférents au monde, qui nous évite de souffrir de ce qu'est le monde et de ce que sont les hommes, si nous désirons une spiritualité qui nous évite de désirer des changements et qui fasse dire du bien de nous, alors devenons bouddhistes (je ne parle pas là du vrai bouddhisme, mais du bouddhisme de loisirs des bobos). Mais si nous voulons être du côté de Jésus-Christ, alors renonçons au confort intérieur, et renonçons aussi à notre désir d'être bien vus, d'être compris et d'être respectés. La tentation permanente des chrétiens et des Eglises, c'est de faire dire du bien de nous, sous prétexte de faire dire du bien de Dieu. Et cela consiste toujours à trahir l'Evangile. Le plus grand malheur de l'Eglise, le plus grand malheur des chrétiens, ce n'est pas la persécution, l'hostilité ou les calomnies, c'est de trahir le Christ en appelant bonheur ce que les hommes appellent bonheur, et malheur ce que les hommes appellent malheur. Les chrétiens sont heureux, l'Eglise est heureuse quand ils désirent ce que Dieu désire, et quand ils partagent l'œuvre et le sort de Jésus-Christ.